

— « je vous garde le secret, je le garderai. » A demain donc chez votre notaire pour la signature du contrat de vente.

— « Votre bien affectionné,

Baron de Moroïs. »

— Encore cet homme ! dit Henriette avec amertume, et se tournant vers son mari : Mais je n'ai jamais entendu parler de cette créance ni de cet échange, et je n'en ai trouvé aucune trace dans les comptes que vous m'avez présentés.

— L'acte de vente et les titres sont là, dit Arthur en désignant le coffret. Votre ignorance fait honneur à la discrétion de M. de Moroïs.

— Et à votre dévouement, monsieur, vous que je n'ose plus appeler d'un autre nom ! s'écria Henriette en tombant aux genoux de son mari.

Pendant ce temps M. de Moroïs était enfin parvenu à s'esquiver, le cœur gonflé de honte et de colère.

Arthur contemplait sa femme avec un attendrissement qu'il s'efforçait de dissimuler, car il avait honte de sa faiblesse comme d'une lâcheté.

— Pardon !... pardon !... dit Henriette, j'ai eu des torts, bien des torts envers vous, Arthur, mais ma vie entière sera employée à les réparer...

— Ce pardon que vous me demandez, Henriette, je vous l'accorde, répondit froidement M. Renaud : vous expiez vos fautes par vos regrets ; mais il ne dépend plus de vous de les réparer.

Oh ! détrompez-vous, mon ami : j'étais imprudente, folle même, mais dorénavant je serai digne de vous, digne de votre amour, si vous m'aimez encore... comme je vous aime, comme je veux vous aimer toujours.

— Serait-il vrai ! s'écria M. Renaud relevant Henriette et l'embrassant avec effusion. Quoi ton cœur m'est rendu !

— Ne vous a-t-il pas toujours appartenu ? répliqua Henriette avec un charmant sourire. Et la preuve, monsieur, il faut bien que je vous l'avoue pour ma punition : c'est que la jalousie, oui monsieur, ne vous moquez pas trop de moi, la jalousie, l'affreuse jalousie, bien plus encore que cette curiosité tant reprochée à nous autres pauvres femmes, pauvres filles d'Eve, m'avait poussé à connaître à tout prix le contenu de cette mystérieuse cassette. Je le

connais maintenant ! Mais je ne puis m'en repentir : je bénis au contraire une faute qui m'a révélé tout ce qu'il y a de généreux en vous, mon ami. Ainsi, cette dot qui me rendait si vaine et si impérieuse, c'était à vous que je la devais ! J'accusais votre... avarice, oh ! pardon ! quand votre générosité me comblait ! Et jamais, dans nos moments de discorde, jamais un mot ne me l'a fait soupçonner ! Ah ! que de chagrains je vous eusse épargnés si cette révélation eût été moins tardive !

— Pouvais-je donc vous avouer un sacrifice qui eût blessé votre délicatesse et enchaîné votre reconnaissance ? Mais hélas ! cette fortune que j'aurais été si heureux de vous rendre, pourquoi faut-il, pardon de ce regret qui n'est point un reproche, que vous n'ayez pas su la conserver !

— Que voulez-vous dire ?

— Rappelez bien vos souvenirs : les avertissements ne vous ont pas manqué durant les premières années de notre mariage ; mais quand j'ai été convaincu de l'inutilité et même du danger de mes remontrances qui me rendaient importun et odieux, je me suis courbé en geignant sous la fatalité que je ne pouvais conjurer. Mes sinistres pressentiments ne se sont que trop vite réalisés, Henriette : nous sommes... ruinés !

— Ruinés ! s'écria la femme avec terreur. Oh ! cela n'est pas, vous voulez m'éprouver, vous exagerez le mal pour m'effrayer !

— Pût au ciel ! mais détrompez-vous, notre malheur n'est que trop réel et la preuve... En disant ces mots Arthur se dirigea vers le coffret, mais au moment d'y porter la main, il parut se raviser et recula.

— Eh bien ! la preuve ? demanda Henriette.

Arthur garda un silence embarrassé. La jeune femme reprit vivement : « Ah ! je devine : cette preuve est là ! » Et elle se mit à remuer tous les papiers, malgré la résistance et les supplications de son mari. Enfin, son œil fixa sur une lettre cachetée de noir et dont l'adresse portait ces mots écrits de la main d'Arthur :

« Pour Henriette, »

M. Renaud voulut la lui enlever, mais la jeune femme la retint en brisant le cachet, et la lut.

— Vous vouliez mourir ! s'écria Henriette en fondant en larmes. Vous doutiez donc bien de mon cœur ! Je l'avoue, je vous ai méconnu ; oh ! mais je veux que vous viviez, monsieur, que vous viviez pour moi, car je t'aime, maintenant, Arthur ; je t'aime, je t'aime, je suis fière de toi, je suis heureuse, bien heureuse !

— Heureuse ! tu oublies que nous sommes ruinés : qu'il nous reste à peine le nécessaire.

— Eté ! qu'importe ! nous aurons du courage, nous travaillerons ensemble l'un pour l'autre. N'est-ce pas là du bonheur ?

— Tu es un ange ! dit Arthur en l'embrassant avec transport.